

L'art de faire le mur

**de Chantal duPont
à Jean-Luc Godard**

PAR MARC MERCIER

**Chantal duPont,
Jean-Luc Godard,
13 lettres chacun: le plus
petit dénominateur
commun. Le plus grand:
elle/il ont pour métier
de délivrer les images.
Ce texte vise donc
à organiser une évasion.
Osons.**



→ Le livre d'image de Jean-Luc Godard (2019)



Montage. En 1516, fut institué le premier ghetto juif, à Venise dans le quartier de Cannaregio. Ce site accueillait originellement une fonderie de bronze à canons – *getto* ou *gheto*, en vénitien.

1516 est aussi la date de parution du livre de Thomas More où, pour la première fois, apparaît le mot « utopie » : *La nouvelle forme de communauté politique et la nouvelle île d'Utopia*. Une sorte de contre-image positive de ce que pourrait être l'Angleterre si elle était mieux gouvernée. L'étymologie du mot *utopie* est double : un lieu qui n'existe nulle part ou le lieu de la félicité.

Que ce soit à Varsovie en avril-mai 1943 ou à Gaza aujourd'hui, les gens emmurés ont toujours à un moment ou à un autre tenté, une ou plusieurs fois, un soulèvement pour s'en sortir ou juste faire entendre leurs voix à l'extérieur. Au minimum ceci, au péril de leur vie : ne plus demeurer *emmurés* dans le silence. « Un autre monde est possible », pourrait être la phrase qui relie le ghetto à l'utopie. Ce lien est aussi contenu dans le double sens de l'expression « faire le mur » : clore (pour protéger ou emprisonner) et s'échapper (quoi qu'il en soit).

L'artiste québécoise Chantal duPont (qui s'en est allée le 25 février 2019 rejoindre les étoiles qui pleuvaient dans sa tête) pourrait bien appartenir à cette nuée de personnes qui ne se laissent pas assigner à résidence. Elles ne se laissent pas circonscrire dans ce que l'on voudrait qu'elles soient. La maladie est l'un des pièges que nous tend la société. Sans y prendre garde, elle peut devenir ce par quoi nous sommes identifiés. Elle peut aussi être un état auquel le malade s'identifie lui-même au point d'exiger des autres (parfois tacitement) qu'ils vous considèrent de la sorte. Le béton de nos ghettos est toujours frais, à portée des cruelles truelles de nos servitudes volontaires.

Mais c'est sans compter sur la puissance du désir qui peut tout implorer. Si je devais trouver une image pour parler du travail de Chantal duPont, je parlerais de la nouvelle « Le pin nain » de l'écrivain russe Varlam Chalamov (1960, in *Récits de la Kolyma*, Ed. Verdier), écrite clandestinement au Goulag : « Un arbuste à aiguilles persistantes avec un tronc à peine plus gros que le poing et long de deux ou trois mètres. (...) Il est vaillant et têtu comme tous les arbres du Nord. Il a une incroyable sensibilité. » La neige venue, il se recourbe, s'enfouit et hiberne comme un ours. Mais il suffit que quelqu'un, non loin, allume un feu, pour que soudain contre toute attente, il se redresse, se soulève, croyant le printemps revenu. C'est l'arbre de l'espoir, d'une utopie prête à tout. Chalamov et duPont sont de ce bois-là.

Dans son journal vidéo « Du front le tour de la tête » (30', 2000), Chantal duPont regroupe une série d'autoportraits. Sa tête est sujette à diverses transformations au moyen d'objets (une charrette transportant au sommet de son crâne tantôt une petite chaise, tantôt une orange ou des cailloux) et de végétaux qui font d'elle parfois un arbre. La calvitie provoquée par les traitements chimiques qu'elle endure se métamorphose

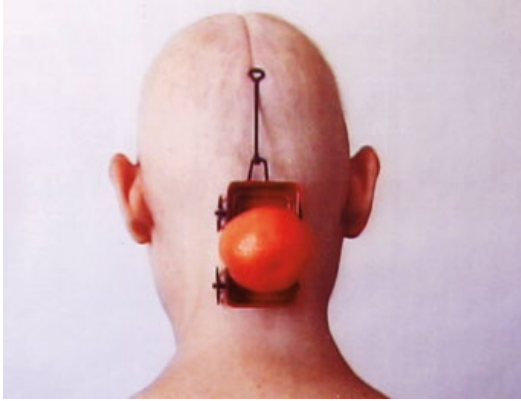
en forêt luxuriante. Elle fait front à ce qui la ronge depuis l'intérieur. Son tour de tête devient sous nos yeux un tour du monde, comme si elle associait une épreuve de soi et une épreuve du monde.

En 2012, Chantal duPont réalise une installation composée d'un dispositif audio immersif et de cinq projections vidéo gérées par ordinateur : *La chute*. Dix personnages se souviennent d'un évènement de leur vie ayant provoqué une chute. Ce qui est ici sollicité, c'est la mémoire du corps confronté à l'expérience de la chute. Celle-ci suppose qu'à un moment donné celui qui tombe se relève. Double expérience, donc. Après la chute, le rebond vers le futur. L'art comme souci de soi en images, comme expériences imaginatives menées sur soi-même. Autant dire, un art de vivre : « L'art de vivre a pour matière la vie de chacun. »

Cette citation d'Épictète pourrait tout à fait s'incarner dans une vidéo qu'elle réalisa pour le compte du collectif Femlink autour du thème « Mâle » : *Corps à corps* (2009 – 3'10). Un plan fixe sur le dos nu de son partenaire sur lequel sont projetées des images de jeunesse. Avec une intense délicatesse, Chantal duPont le masse : un corps à corps amoureux entre des images du passé et un présent marqué par le passage du temps. Chaque caresse actualise les promesses d'un désir qui a traversé le corps. Cette attention prendra toute son ampleur dans la vidéo *À fleur de peau* (15' - 2013). Vieillir à deux. Le face-à-face d'un couple pendant le rituel du bain, poésie des petits gestes du quotidien. Les saisons passent. Le corps se souvient des premiers frissons. Mémoire à fleur de peau. On y trouve notamment une exquise séquence où l'on voit les mains de l'auteure face à une image photographique où le couple s'étreint. Avec un feutre, elle *retouche* le corps de l'aimé.

C'est donc par petites touches, nous l'aurons compris, que Chantal duPont s'ouvre au monde et ouvre le monde, passage du ghetto à l'utopie. Ce passage, elle nous le livre en images.

Le livre d'image est le titre du dernier film de Jean-Luc Godard. Primé à Cannes, le film n'est diffusé que dans des lieux où une équipe est en mesure de lui réserver un accueil (à part une diffusion sur la chaîne Arte en avril pour des soucis économiques). Il est rare qu'un auteur aujourd'hui ait à ce point ce souci d'une vie autre que celle *enrégimentée* dans les circuits commerciaux de distribution, un souci d'une autre vie du savoir et de l'art, un souci de ce que Jacques Rancière nomme le *partage du sensible*. Pour que cela puisse se faire, il faut sortir des ghettos où les images viennent pleurer leur dégoût de ne point vivre sous le régime du désir, entre des murs où les écrans ne sont plus que des murs des lamentations. Il faut avoir des rêves de liberté où des regards (celui du film et ceux des hôtes) puissent se croiser et s'éprendre. Montrer un film ou aller le voir est un voyage mouvementé : « Ces fleurs entre les rails, dans le vent confus des voyages », lit-on dans ce livre d'image.



120

↑ → Du front le tour de la tête



↑ Corps à corps et À fleur de peau

Nicole Brenez apparaît au générique en tant qu'« archéologue pirate », chargée de fouiller parmi les ruines de notre mémoire les images cinématographiques ou télévisuelles qui deviendront les passagers du film. Je lui ai écrit pour lui émettre mon désir de montrer le film en Palestine en septembre pour la 6^e édition du Festival d'art vidéo /si:n/ que les Instants Vidéo ont cofondé avec la A.M Qattan Foundation. Le désir est transmis à Jean-Luc Godard qui aussitôt dit « oui ». Au même moment, à nouveau, des missiles sont déversés sur Gaza, « sous les yeux de l'Occident » indifférent à cette nécro politique. Soudain, *Le livre d'image* m'apparaît comme une bio politique poétique, notre ultime utopie, notre art de la joie, notre *inservitude* volontaire. Des images et des mots vont ainsi traverser un mur pour découvrir ce que les médias nous cachent : le monde arabe n'est pas seulement un décor et un paysage. Il y a des corps désirants et des visages désirables. « Le monde arabe, s'il existe en tant que monde n'est jamais regardé en tant que tel ».

Nous avons fini par ne plus voir ce qui fait qu'un homme existe vraiment, ses soupirs, ses désirs, ses rêves. Nous ne savons même plus que nous existons depuis que nous consommons de la culture.

Il faut réinventer le métier de *porteur d'images* comme disait Serge Daney. Pour libérer les films du ghetto du marché, nous devons nous armer d'utopie. Films-lucioles qui ne demandent qu'à être mis en partage. Apprendre à accueillir les images et les migrants. « Et même si rien ne devait être comme nous l'avions espéré, cela ne changerait rien à nos espérances, elles resteraient une utopie nécessaire. »

Ce texte tient sur ses deux jambes, l'une s'appelle Chantal duPont, l'autre Jean-Luc Godard, pour qu'ensemble sur la piste des étoiles, ils puissent faire un *pas-de-deux* comme disent les danseurs. Que l'une soit décédée et l'autre vivant ne change rien à l'affaire. Pour faire le mur, nous avons besoin de corps et de fantômes sans qu'on sache vraiment qui est l'un et qui est l'autre. C'est la puissance des images quand elles se font lumières dans le noir du monde ensanglanté. Il suffit alors d'une brise pour qu'elles se mettent à danser. Et celui qui les a ne serait-ce qu'entr'aperçues ne les oubliera jamais. Il aura leur rythme dans la peau. Une révolution sera dans l'air du temps qui l'habite.

Ce que les œuvres de ces deux artistes me révèlent, c'est qu'il ne suffit pas de se soulever contre l'état du monde devenu intolérable, mais aussi contre l'état de soi-même, de ce que le monde a fait de nos corps. Les images peuvent avoir ce pouvoir-là, métamorphoser un triste état en une joie sans limite.

« Il faut continuer, je ne peux pas continuer. Je vais continuer. », écrit Samuel Beckett à la fin de *L'innomable* (1953, Éditions de Minuit).